

aux individualités la plus large carrière. Ici, plus que dans aucun autre métier, n'a-t-on pas la liberté d'exercer cette faculté du choix, le plus grand privilège de l'existence et c'est en même temps la plus grande responsabilité de la vie, car le pouvoir de choisir comporte la possibilité de se tromper (la probabilité, peut-être). Le Dr Holland n'en donne-t-il pas un exemple typique, en racontant le mauvais cas de ce pauvre garçon à peine capable de se suffire à lui-même, qui s'attache au cou la meule de moulin du mariage, la prenant à tort pour une bouée de sauvetage ? Toute conduite intelligente ou non repose sur cette faculté de choisir—nous nous arrêtons à des pensées plus ou moins élevées ; nous suivons des dessins plus ou moins bons ; nous choisissons de bons ou de mauvais amis ; nous pratiquons de bonnes ou de mauvaises méthodes de culture. Quelques-uns d'entre nous, peut-être, inclineraient à protester si on les accusait d'avoir voulu être de mauvais fermiers, pratiquant de mauvaises méthodes. Ils préféreraient dire qu'ils n'ont pas eu le choix ; que les circonstances ont tourné contre eux ; que les saisons leur ont été uniformément défavorables ; mais s'ils remontaient jusqu'aux motifs premiers de leurs actions, ils verraient trop souvent qu'ils ont fait mal, parce que mieux faire leur eût occasionné trop de trouble ; parce qu'ils ont manqué de patience pour les détails ennuyeux ; parce qu'ils n'ont pas eu de persévérance dans leurs desseins. Le choix ne leur a jamais été refusé. Leur terre et ce qu'ils en font est leur propre affaire. Il y a pour chacun de nous un devoir étroit et une ligne naturelle de conduite vis-à-vis de notre terre comme vis-à-vis de notre intelligence. Nous ne pouvons les agrandir, mais nous pouvons les approfondir. Le labour et l'engrais ont pour conséquence de meilleurs rendements ; et si nous exerçons notre brave privilège de choisir — si nous choisissons le savoir plutôt que l'ignorance des races et de leurs aptitudes — nous pouvons avoir du bétail qui saura tirer de notre terre jusqu'à sa dernière once de valeur. Nous devons chercher la vérité dans toutes les industries qui ont pour base la terre, de manière à pouvoir la mettre en action ; nous devons nous instruire de manière à pouvoir connaître ce qu'il y a de mieux pour notre terre, et, chose tout aussi importante, ce qui convient le mieux à nos aptitudes. Nous devons consulter simplement nos goûts et nos préférences, car on obtient toujours les meilleurs résultats, en s'engageant dans une ligne où se porte naturellement notre activité. Avec cette longueur de vue intellectuelle, les privilèges et les chances entoureront le cultivateur et la vie agricole. Les vocations de la ville, avec son commerce, ses offices, et ses professions, ne sont pas plus diversifiées dans leurs caractères et leurs exigences de goût et d'habileté personnelles que ne le sont les occupations agricoles. Chacune des différentes branches de l'agriculture convient à la capacité et aux inclinations d'un individu.

On doit féliciter la génération des cultivateurs qui doit nous remplacer sur les chances qui seront les siennes. La génération nouvelle est en train de se préparer à

mieux apprécier et à mieux mettre à profit que nous les patients travaux des esprits chercheurs sur ces grands problèmes du sol et de l'hérédité. On a dit que "Penser est le privilège de la nature humaine" et qui n'a pas remarqué que la première question tombant des lèvres de l'enfance est cet embarrassant "Pourquoi ?" Tant que nous avons et aimons en nous cette curiosité saine qui demande le pourquoi des choses, la vie nous est toujours jeune, joyeuse, pleine et satisfaisante. La vie agricole ne devient dure, ennuyeuse et sans intérêt que pour ceux qui font leur propre pain, et qui croient que c'est simple hasard s'il se trouve bon ; ceux qui sèment leur blé et croient que la température seule fait et défait la récolte ; ceux qui élèvent des poulains et des veaux, et qui croient comme des enfants que cela pousse au hasard ; ceux enfin qui vivent sans curiosité et jamais en demandent : Pourquoi ?

Semences de sarrasin

Les semences se réduisent beaucoup pendant le mois de juillet ; elles sont limitées au sarrasin et aux navets.

Le sarrasin, cultivé pour son grain, continuera longtemps à être une récolte précieuse dans les sols pauvres, sablonneux, froids, et dans les terrains meubles montagneux. Ailleurs, il est employé très utilement comme fourrage-lâtif ou comme fumure verte, destinée à être enfouie.

Le sarrasin se plaît dans les terres siliceuses et granitiques dépourvues de calcaire, où nulle céréale de printemps ne pourrait parvenir à épier. Cela ne signifie pas qu'il ne produirait pas davantage dans de meilleures terres ; mais il réussit dans des sables sans liaison et non calcaires, tandis que dans une argile tenace il est improductif. Il est la providence des terres pauvres où il alterne régulièrement avec le seigle, ce qui constitue l'assolement biennal.

On a tout le printemps pour préparer la terre qui doit recevoir le sarrasin et pour la fumer, si c'est à lui qu'on applique l'engrais. Cette préparation consiste en deux labours qui doivent être précédés et suivis de nombreux hersages pour ramener l'herbe à la surface et l'y faire dessécher par le soleil.

On sème le sarrasin à la volée sur le dernier labour, et on l'enterre par un ou plusieurs hersages, de même que les autres céréales. La méthode suivante est plus appropriée aux exigences de cette plante. Après le dernier labour, on passe la herse pour égaliser le terrain. Puis on sème le sarrasin à la volée et on l'enterre avec l'araire à deux ailes que l'on peut parfaitement remplacer par le premier buttoir venu. On forme avec cet araire des billons étroits, élevés de 8 pouces et larges de 24 pouces environ. L'araire ramène la semence sur les billons, en sorte qu'il n'en reste pas dans les *dérayures*. Cet intervalle vide qui sépare les billons et forme le tiers de la surface ensemencée n'est pas destiné à écouler les eaux, qui sont rarement gênantes dans la saison où se cultive